

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

# LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XI.

MONTREAL, 18 NOVEMBRE 1899.

No 240

## SOMMAIRE

Le Monument Bourget, *Vieux Rouge* —  
 Les Lèvres de Corail, *Magister* — O-  
 pinion de nos Lecteurs, *Franc* — Fa-  
 ble-Express, *Rigolo* — Derniers Docu-  
 ments, Aux Catholiques de Nancy,  
*Jean de Bonnefon* — Conte à l'Aveu-  
 gle, *Maurice Montégut* — Presque un  
 Conte de Fées, *George Rodenbach* —  
 Pour vous, mesdames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

Le RÉVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

## LE MONUMENT BOURGET

Vers 1860, alors que Mgr Bourget était le potentat le plus absolu de toute la Province de Québec, il conçut l'idée d'ériger l'édifice que l'on voit aujourd'hui sur le square Dominion.

Pour cela, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent, et les caisses paroissiales avaient été vidées trop souvent pour se permettre de soutirer à nouveau.

On fut obligé de recourir à la propagande, et les quêtes commencèrent pour l'Œuvre de la Cathédrale.

On n'a jamais su au juste le montant souscrit pour cette entreprise colossale, mais il est permis de croire que les premiers organisateurs, pas plus que les derniers, d'ailleurs, n'ont pas perdu d'argent.

Une battue générale fut ordonnée, et tous les laïques du diocèse de Montréal reçurent une visite qui leur coûta une somme de.

C'est après avoir épuisé ce moyen que l'on imposa une taxe directe à tous les curés et aux communautés.

On grogna, mais on paya.

Cela dût rapporter lourd, mais on n'a jamais su combien.

Mgr Bourget n'était pas à bout de ressources, cependant, et, malgré son grand âge, il entreprit une nouvelle visite du diocèse, prêchant deux fois par dimanche, lorsque les paroisses étaient assez rapprochées pour permettre le voyage avant les vêpres.

Nous ignorons comment Mgr procédait en dehors, mais nous avons été témoin de la cérémonie à Notre-Dame, à l'issue de la messe, vers décembre '79 ou janvier '80. Ayant été exceptionnellement bien placé pour suivre le spectacle, nous pouvons le décrire avec connaissance de cause. Nous occupions une place d'honneur au lutrin, aux côtés du fort regretté M. Martineau, le prédicateur des dames de la Sainte-Famille.

Telle était la place occupée par votre humble serviteur.

N'âit été la forte moustache, on aurait pu le prendre pour un jeune lévite !

La mise en scène était imposante, comme vous allez voir.

Un siège monumental avait été placé au centre du chœur, de façon à permettre à son occupant de poser ses pieds sur le gradin le plus élevé en dehors des balustrades. Monseigneur Bourget, revêtu de ses plus riches ornements sacerdotaux tout rutilants d'or, armé de sa crosse, qui n'était pas en chrysocale — comme celle de feu monsieur Fabre — le chef surmonté de la mitre qui ne sert que les grandes occasions, s'avancait avec la majesté d'un souverain.

Il était escorté de deux jeunes garçons portant un plateau en argent destiné à recevoir les offrandes des fidèles, tandis que le curé de Notre-Dame, monsieur l'ab-

bé Rousselot, suivait avec un sac en velours cardinal, doublé de soie rose pâle, pour vider le plateau au fur et à mesure qu'il s'emplit. Venaient ensuite les porteurs de flambeaux et les messieurs de Saint-Sulpice en soutane et surplis.

Lorsque l'évêque eut pris son siège, le curé Rousselot debout à ses côtés, le spectacle était réellement imposant.

Un pâle rayon de soleil d'hiver, filtrant à travers la rosace colorée de la voûte, nimbait le front du prélat comme d'une auréole, et faisait ressortir la blancheur de la chevelure.

Et alors la cérémonie commença.

La vaste cathédrale était bondée, toutes les classes de la population s'étant rendues en foule pour contempler ce nouveau mode de quête.

Le défilé commença après un sermon de quelques minutes, et une heure plus tard on nous a assuré que \$3,700 avaient été engouffrées dans le sac de velours.

Un détail à noter : les portes de l'église avaient été fermées.

Nous croyons que ce fut la dernière représentation donnée par Mgr Bourget.

C'est peut-être aussi le plus grand acte de sa vie, et voilà probablement la raison pour laquelle monsieur Bruchési veut lui élever une statue.

A moins que ce ne soit pour le célèbre *cordón* de bois.

VIEUX-ROUGE.

#### BON DEBARRAS

Une des maladies les plus funestes à la santé, quoique des plus faciles à guérir, c'est assurément le rhume. Cependant avec quelque cuillerée de BAUME RHUMAL on s'en débarrassera facilement. Pourquoi ne l'essayez-vous pas ?

134

Voyez l'annonce de la DERMATINE sur la dernière page.

## LES LEVRES DE CORAIL

Sous ce titre, je trouve dans le *Journal*, de Paris, une étude de Marcel Provins, que je reproduis, avec des commentaires qui démontreront peut-être que le Canada est divisé socialement comme l'Asie. Changez les mots, et vous arrivez absolument au même résultat.

Voici l'article en question :

Dans une récente et très curieuse étude sur la race mongolique, M. Paul d'Enjoy, parlant des Annamites, disait qu'on pouvait les diviser en deux classes ou types : les gens à *Lèvres de Corail* et les gens à *Lèvres de Plomb*. Les Lèvres de Corail représentent les supériorités, quelles qu'elles soient : patriciens, intellectuels, artistes ou écrivains célèbres, industriels considérables, mondains raffinés ; en somme, l'élite de la nation. Les Lèvres de Plomb, au contraire, c'est la foule, la masse obscure, tout ce qui n'exulte pas au-dessus du niveau commun. On se vante, là-bas, d'avoir les lèvres rouges, comme on se vantait, chez nous, d'être de sang bleu.

L'aristocratie, — ce mot pris dans le sens le plus large et désignant toutes les élites, — l'aristocratie n'y est pas suspecte.

C'était déjà la tradition de l'antiquité considérant à juste titre que jamais la grandeur d'une nation ne vient de la suprématie des foules, mais qu'elle résulte du respect, de l'élévation réservés aux meilleurs, aux plus remarquables par l'intelligence, par le savoir, par la race ! C'est encore le principe actuellement suivi dans beaucoup de pays, mais ce n'est plus du tout le nôtre.

En voyant, il y a quelques jours, tant d'enfants et de jeunes gens rentrer dans ces institutions de tous ordres, dans les édifices aux proportions toujours plus vastes ; en regardant s'engouffrer, dans ces premières casernes, toute cette génération d'élèves d'une inquiétante densité, je songeais qu'ils arrivaient bien plus dans des usines où l'on fabrique des gens instruits que dans des maisons d'éducation chargées de produire avant tout des Lèvres de Corail !

N'est-ce pas que c'est bien comme chez nous, où l'on voit au mois de septembre, la même chose qui se passe là-bas ? Des tournées de jeunes gens rentrent dans les institutions que l'univers nous envie, et l'année suivante, après les examens, nous nous trouvons nantis de 100 ou 150 *Lèvres de Corail*, qui veulent vivre de leur profession, si possible. Lorsque cette existence dorée que le jeune homme à rêvée devient impossible à réaliser, il se lance dans des spéculations plus ou moins louches, pratique le *shevage*, s'il est avocat, ou imite les signatures s'il est notaire. Cette dernière industrie conduit généralement au pénitencier ou au suicide.

Voyons maintenant la suite de l'article, et comparez toujours avec notre système :

D'ailleurs, ce n'est plus le but poursuivi ; il ne s'agit pas aujourd'hui, de favoriser et de développer chez quelques-uns certaines facultés de premier ordre, mais de donner à tous une becquée de science.

On distribue la pâtée intellectuelle sans s'inquiéter de ceux qui la digèrent, avec le seul désir d'amener le plus grand nombre de gavés à décrocher la prime, c'est-à-dire le diplôme, l'estampille officielle mise sur tous ces produits de bazar !

Mais rien n'est fait pour la culture particulière de l'individu, tout aussi bien dans les établissements religieux que dans les établissements laïques, ou alors il est presque de système de combattre l'individualisme : première et illogique application d'un niveau égalitaire, imposé par l'exemple et l'ironie des inférieurs, des paresseux et des médiocres à ceux qu'un soin attentif suffirait à mettre hors de pair.

On a peur de faire des hommes, ou même de les laisser se faire !... Est-ce déjà la terreur de voir l'un d'entre eux devenir le premier de son pays, la crainte de couvrir inconsciemment des génies encombrants, ou est-ce pour ménager dès cet âge, la susceptibilité ombrageuse des masses ?

On a peur de faire des hommes ou même de les laisser faire ! . . .

En effet, c'est bien là la grande crainte de nos instructeurs, car ils savent bien que le jour où il y aura des *hommes* parmi le peuple — les *Lèvres de Plomb* — leur pouvoir disparaîtra et leur prestige sera complètement amihilé.

On a cent fois dit que nous n'aboutissons qu'à faire de l'instruction et non de l'éducation, parce que nous ne savions pas et que nous ne voulions pas cultiver le caractère et la volonté. Toute velléité d'initiative, tout effort vers un cachet personnel, original, — vertu chez beaucoup de nos voisins que nous admirons, — est soigneusement étouffé chez nous, comme témoignant d'une indépendance suspecte, comme contraire à l'étiage des *céréralités* qu'il ne faut pas dépasser.

A peine la journée commencée, dès la première heure de classe, l'élève n'est plus qu'une unité dans un groupe dont on s'occupe seul. C'est pour ce groupe anonyme que le maître parle, enseigne, démontre. L'unique lien qui rattachait autrefois l'élève, en tant qu'individu, au professeur, et qui permettait à l'éducateur de comprendre et de surveiller la psychologie de l'éduqué, c'était la correction spéciale de chaque devoir. Maintenant il est d'usage presque partout de procéder simplement à une correction d'ensemble pour le groupe. C'est plus conforme au principe de collectivité et, aussi, c'est plus tôt fait.

Chacun — suivant la locution familière — n'a qu'à en prendre pour son grade, ou plutôt pour son ignorance, et doit se développer au petit bonheur dans le bouillon de culture général.

Restent, pour ceux qui bénéficient d'un demi-internat, les heures qu'ils peuvent passer dans la famille. Mais, outre que pas mal de gens suivent tout bonnement le courant sans s'inquiéter où il mène, beaucoup d'autres *n'ont pas le temps* de s'occuper de la psychologie de leurs enfants. Ils paient l'institution ou le lycée — très cher celle-là, moins cher celui-ci, pour à peu près la

même marchandise — et les voilà tranquilles ! On leur prend leurs fils à l'état de moutard, on les leur restitue à l'état de bachelier avec cette science-omnibus qui les rend propres à tout et bons à rien, et leur conscience de pères de famille se déclare satisfaite.

C'est ainsi que, chaque jour davantage, on prépare des numéros pour les troupeaux de demain !

L'enfant, devenu homme, qui a été ainsi plié à un tel système, au collège, au régiment, qui a entendu un peu partout les théories nouvelles et en a subi l'influence, se trouve tout à fait mûr quand il entre réellement dans la vie, pour ne plus comprendre l'action personnelle. Son individualisme a été stérilisé ; il est disposé à tout attendre de la collectivité.

Et, après tout, ce ne sera pas la faute des citoyens qu'on nous élève de cette façon, s'ils deviennent, non pas des *Lèvres de Corail*, mais des *Lèvres de Plomb*.

Certains parents, qui pressentent le danger et qui devinent que c'est par ce bout-là qu'il faudrait prendre la question sociale, s'attachent, dès la première enfance, à cultiver les qualités morales de leurs fils. C'est, en effet, quand ils sont tout petits, et dans leurs âmes à peine entr'ouvertes, qu'il faut jeter les germes qu'on développe soigneusement plus tard. Sinon, le terrain devient infécond, et, d'ailleurs, les maîtres officiels ne s'occupent pas de ce jardinage.

Par l'éducation, comme par la politique, comme par la propagande des idées, on prépare de plus en plus le vingtième siècle tel qu'il nous apparaît dès maintenant avec son nom de baptême ! Ce sera le siècle de l'Association, le siècle des Syndicats, le siècle de l'écrasante prédominance des masses sur les *Lèvres de Corail* ! La force anonyme fera se courber toutes les élites et condamnera à s'avilir jusqu'au niveau commun toutes les intelligences qui la dépasseront.

Devant les progrès de l'organisation sociale ainsi comprise, Renan déjà s'inquiétait et écrivait ces lignes qui deviennent d'une suggestive actualité :

« Les valeurs morales baissent, le sacrifice disparaît ; on voit venir le jour où tout sera syn-

diqué, où l'égoïsme organisé remplacera l'amour et le dévouement. "

Les apôtres de la nouvelle école n'acceptent pas cette définition, puisqu'ils appellent précisément solidarité confraternelle ce que Renan appelait égoïsme organisé.

Mais la pratique a prouvé malheureusement que c'était Renan qui avait raison.

Elle continue à prouver, cette pratique, qu'il n'y a en somme pour le moment qu'une solidarité de combat contre un ennemi commun ; et l'ennemi c'est l'individu doué d'une supériorité quelconque : propriété, science, autorité, talent, capital, distinction, etc.

Mais, avec le système actuel, cette espèce déjà rare tendra de plus en plus à disparaître, et les derniers spécimens n'auront, dans un lendemain rapproché, qu'à se démettre ou à se soumettre au plus prochain Syndicat.

Ce sera l'idéal réalisé de l'organisation sociale collective : une nation de médiocres, de nivelés, — de submergés dans le flot des corporations. On recommencera l'histoire quelques siècles plus bas.

Ou alors, si l'on ne veut pas avoir à regretter, un jour, qu'en un plomb vil... le corail soit changé, il faut, dès maintenant, façonner des individualités puissantes, capables, non seulement de résister à la submersion, mais de la canaliser.

Il faut surtout ne plus faire de la poussière d'hommes, car — c'est, ma foi, M. Jaurès lui-même qui l'a écrit — " à certains moments, la poussière devient de la boue ! "

Je livre cette étude de Marcel Provins à l'analyse des instructeurs, religieux ou laïques, sachant bien, d'ailleurs, qu'ils n'en feront aucun cas, car, depuis longtemps déjà, ils ont dit : " Après nous le déluge, et que peut nous faire toute cette histoire, du moment que nous possédons tout jusqu'à notre trépas ? "

Cette réflexion vient d'un bon ecclésiastique et reflète les sentiments de tous les autres.

## Opinion de nos Lecteurs

M. J. Tardivel éprouve le besoin de se faire un peu de réclame, pour mousser l'abonnement, et il nous sert, sous la rubrique ci-dessus, quelques lettres qu'il a reçues de ses amis.

Nous ne pouvons résister au désir qui nous empoigne de donner cette colonne de la *Vérité* aux lecteurs du *RÉVEIL*.

Voici la première lettre d'un curé du diocèse de Sherbrooke, en date du 16 Novembre :

Monsieur le rédacteur de la *Vérité* :—Je vous inclus deux dollars pour l'abonnement à votre journal. Je voudrais faire plus pour répandre vos idées dans le pays. Chacun fait ce qu'il peut. Je ne veux pas au moins me priver du plaisir que me procure la lecture de la *Vérité*. Ceci est pour un abonnement *nouveau*. Un confrère m'a, jusqu'à présent, à cause de ma pauvreté, expédié chaque semaine le numéro qu'il reçoit.

Bien à vous en N. S.

X, ptre curé.

Evidemment, ce curé-là ne connaît pas son métier, car il pourrait facilement trouver parmi ses paroissiens une somme cent fois suffisante pour payer un abonnement.

Je le dénonce à son Ordinaire.

Voici une note de la rédaction, qui ne contient que de *chaleureuses* félicitations. Aussi, elle est courte :

Dernièrement nous recevions la carte d'un éminent religieux avec ces mots : Le P. X. vous prie d'agréer ses chaleureuses félicitations, spécialement pour les deux derniers numéros de votre excellente *Vérité*.

Nous arrivons à une lettre *touchante*, c'est le cas de le dire, et c'est la perle de la colonne à Tardivel :

Monsieur,

J'ai parlé de votre incomparable journal à la sœur supérieure de . . . et au cher frère . . . directeur à . . . et j'en ai dit de si bonnes choses, tout en restant au-dessous de la vérité, qu'ils m'ont paru disposés à le recevoir. Vous feriez bien, je crois, de le leur adresser.

Depuis quelques semaines je donne une petite leçon à certains élèves de la 1ère division de notre école. Pour les récompenser de leurs efforts, je leur lis de temps en temps quelques passages du délicieux roman *Pour la Patrie*. J'estime que cette lecture leur sera profitable à tous égards.

En voilà des gaillards qui en ont une, de veine !

Veillez trouver ci-inclus la somme de deux piastres pour mon abonnement à la *Vérité*. Je souhaite de tout mon cœur longue vie et prospérité toujours croissante à la *Vérité*.

Votre tout dévoué,

Frère . . .

Le style de cette suave épître semble nous révéler qu'elle a été pondue par le très cher frère pour blaguer Tardivel.

La lettre suivante est peut-être la meilleure, elle vient d'un curé du diocèse de Rimouski à qui Tardivel avait offert un abonnement gratuit de six mois en retour d'un service rendu :

" . . . Cette offre, bien que je la mérite encore moins, je m'empresse de l'accepter, car, si ce n'eût été faute de moyens, je recevrais votre journal. Tant que j'ai été vicaire, j'étais lecteur assidu de la *Vérité*. Messieurs les curées chez qui je me trouvais recevaient votre journal ; et je me promettais de le recevoir lorsque je serais curé. Depuis deux ans, je suis curé et mes ressources pécuniaires sont moindres que lorsque j'étais vicaire ; en sorte que j'ai dû renoncer à bien des choses et bien des rêves ne seront des réalités que quand la Providence le voudra. Comme vous voyez, vous me faites d'autant plus

plaisir que vous prévenez mes désirs et qu'à l'expiration de cet abonnement je pourrais peut-être le continuer. Je vous prie donc d'accepter mes plus sincères remerciements pour cette offre si généreuse et veuillez me croire votre tout dévoué,

X, ptre.

Eh bien ! Monsieur Tardivel, tout ça c'est de la popotte. Ceux qui vous soutiennent sont des pingres. Voyez plutôt ce que nous recevons chez nous, et cachez-vous :

Au directeur du *Réveil*,  
Mon cher ami,

Vous trouverez ci-inclus un chèque de \$5,000 pour vous aider dans l'œuvre d'épuration que vous poursuivez depuis déjà une dizaine d'années.

Vous comprenez que la position que j'occupe ne me permet pas de m'exposer à la critique, c'est pourquoi je vous prie d'être discret. Je fais tout ce que je puis auprès des gouvernements libéraux pour les engager à reconnaître les services que vous avez rendus à la " grande cause libérale en ce pays " Je crois que c'est l'expression dont s'est servi l'hon. M. Lanrier dans une lettre qu'il vous a adressée au mois d'août 1896. Cependant, je dois vous avouer en toute sincérité que mes efforts n'ont pas encore abouti.

En attendant, veuillez accepter l'assurance de ma plus haute considération, et me croire le plus dévoué serviteur de mon pays, à raison de 7 ou 8 mille dollars par année.

Bien à vous

J. H. P. . . .

Hein ! Ça vous défrise, ça, Monsieur Tardivel ! Et c'est pourtant bien facile à expliquer : c'est que nous n'avons pas affaire à des vicaires miséricieux ou à des curés qui ne connaissent pas leur métier, mais à des hommes larges, qui ont des idées de grande envergure, à cheval sur les plus

purs principes du plus pur libéralisme.

Voyez cette seconde missive que le facteur nous remet à l'instant même :

Montréal le 19 Nov. 1899.

Mon cher ami,

Veillez, je vous prie, accepter ce chèque de 100 piastres que je vous envoie en récompense des services rendus à la grande cause libérale en ce pays....

On dirait que c'est l'hon. M. Laurier qui a dicté la lettre.

Je me rappelle toujours avec émotion les beaux jours du *Canada-Revue*, où nous avons une latitude complète pour démolir ceux qui nous gênaient, ou encenser nos amis. C'est vrai que cela se faisait sur votre dos et à vos dépens. Mais vous êtes si bon garçon !

Aussitôt que toutes mes affaires seront réglées, je tâcherai de vous être utile.

Bien à vous,

L. F.

Où êtes-vous, Tardivel, avec vos souscriptions de curés ou de vicaires ? Et si vous croyez que la liste de nos bienfaiteurs est épuisée vous errez profondément.

FRANC.

### FABLE-EXPRESS

Un général anglais, dans une bataille,  
Eut les deux fesses emportées par la mitraille  
Il s'en fit faire une autre paire en bois  
Jamais il ne les paya

MORALE :

Fesses que dois

RIGOLO

### BONNE HABITUDE

Tout le monde prend aujourd'hui du BAUME RHUMAL pour le traitement du rhume, de la grippe, de la toux et de la bronchite. C'est le remède le plus sûr et le plus efficace qui existe.

## DERNIERS DOCUMENTS

*Aux catholiques de Nancy.*

Le petit point noir du Bon Pasteur de Nancy, qui fut ici montré naïvement à propos d'une lettre pontificale, ce petit point noir tourne au cancer. Il y faut revenir comme le chirurgien revient avec son instrument à la tumeur qui s'est reformée après avoir été une première fois coupée.

Mgr Turinaz qui, du fond de la Savoie, regrettait la résurrection d'une lettre publiée dans une revue, Mgr Turinaz a rassemblé son antique courage et repris l'ardeur de ses forces dès qu'il a touché le sol de la Lorraine. Ce faisant, il ressemble sous son grand arroi épiscopal à ces généraux d'ancien régime qui servaient comme simples soldats dans l'armée de Condé avec leurs brillants uniformes de maréchaux de camp.

Les Dames du Bon Pasteur avaient déjà chaud dans la toison d'hermine que les *Croix* causaient autour d'elles, quand l'évêque de Nancy, sortant de son silence, s'est mis à leur donner une nouvelle volée, qu'il a eu la férocité d'adresser en trois colonnes à ces mêmes *Croix*.

La loyauté de Mgr Turinaz, avec sa violence, respire dans la lettre d'hier comme dans la lettre de 1895. Et les Dames du Bon Pasteur qui d'après le chaste *Univers*, devaient poursuivre les journaux, pourraient cette fois attaquer leur évêque.

L'amusant est que, dans le combat, on continue à ne faire circuler que les flèches ramassées par nos mains dans le vieux carquois des *Analecta*. Les journaux de l'Est et les lettres d'un peu partout me demandent de publier le dossier complet sur l'affaire de Nancy, et de raconter l'origine de la querelle.

Que cela soit fait.

Les religieuses du Bon Pasteur, déjà installées à Nancy, sous le règne de Mgr Lavigerie, avaient été enfermées par l'illustré prélat dans un de ces règlements de fer dont le futur créateur de l'Algérie française avait l'art suprême et précieux. La paternelle bonté de Mgr Turinaz entr'ouvrit la grille de ce terrible règlement, qui se trouva bientôt en poussière de limaille. Les Dames du



Bon Pasteur semblèrent oublier qu'il y avait un évêque à Nancy ; elles se mirent à construire de fastueux monuments, ce qui ne les empêche pas de déclarer aujourd'hui que " pas une seule maison du Bon Pasteur ne peut équilibrer son budget sans l'appoint des dons charitables ou des subsides. "

Mgr Turinaz voulut alors redresser les barreaux épars du fameux règlement de fer construit par Mgr Lavigerie. Il était trop tard. La cage n'était plus qu'une vaste écuinoire par où l'autorité épiscopale fluait de toutes parts. Mgr Turinaz publia une première lettre dont les traits tombent à travers des magnificences de colère comme de longs éclairs pendant un orage :

Nous, évêque de Nancy et de Toul.

Attendu que nous avons exigé, il y a quelque temps déjà, les comptes (avec pièces à l'appui) de toutes les constructions faites, il y a quelques années, par les religieuses du Bon Pasteur de Nancy, et les plans et devis complets de la construction de la chapelle et de ses dépendances, et les comptes (avec pièces à l'appui) de ces dernières constructions) ; . . .

Attendu que la Supérieure a affirmé qu'elle n'avait pas les comptes des premières constructions, qu'ils étaient peut-être à la maison Mère d'Angers et qu'elle allait les demander ; *que, sur ce point comme sur tout d'autres, la supérieure a pour système de dire le contraire de la vérité ;*

Attendu que la note de l'architecte s'élève à deux cent un mille francs, " non compris, dit la note, vitraux, appui de tribune et de communion, peintures décoratives et statues, s'il y a lieu amplement, " et qu'il faut encore ajouter le prix d'un autel en rapport avec cette grande et très belle chapelle, et de plus, les honoraires de l'architecte au cinq pour cent ;

Attendu qu'on nous avait assuré que ces dépenses ne s'élèveraient qu'à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix mille francs et que nous avions encore demandé qu'elles fussent réduites le plus possible ;

Attendu que d'après ce qu'en a dit M. Geney, on comprend dans les dépendances de la chapelle de nouveaux parloirs, quoique des parloirs plus que suffisants soient déjà établis dans le bâtiment qui se trouve en entrant à gauche avant la chapelle, et qui a coûté à lui seul plus de cinquante mille francs ;

Attendu que M. le Supérieur nous a transmis avec cette note une autre note d'une écriture

que nous ne connaissons pas, et sans signature, dont il ne nous a pas indiqué l'auteur, mais qui ne peut et ne doit venir que de la Supérieure ; que cette note, qui déclare que cinquante mille cent cinquante francs des dépenses pour la chapelle ont déjà été payés, n'a aucune valeur et n'est qu'une nouvelle preuve du cas que fait la Supérieure des lois ecclésiastiques et de l'autorité épiscopale ;

Attendu que la Supérieure n'a démontré en aucune façon qu'elle eût les ressources nécessaires pour de pareilles dépenses et que les anciennes constructions soient payées. . .

Jusqu'à ce point, l'évêque parle en bon administrateur soucieux de ne pas voir tomber en de mauvaises affaires une maison de commerce placée sous sa direction. Un seul trait parmi le calme de ces *attendus* : *La Supérieure a pour système de dire le contraire de la vérité !*

Mais la conclusion devient plus sévère et la tombée de feuilles d'amandier se change en une chute d'arbres :

Attendu que la maison du Bon Pasteur, qui a fait et qui va faire des dépenses énormes pour ces constructions " n'a pas, jusqu'à ces derniers temps, accompli les devoirs de la charité et même de la justice, à l'égard des personnes qui sortent de cette maison après y avoir travaillé cinq, dix, quinze et même vingt ans, " et dont le travail est pourtant la source de l'argent que possède cette maison ; que la plupart, pour ne pas dire " toutes ces personnes sont sorties sans qu'on leur ait donné une somme quelconque ni un trousseau, " les expo-ant ainsi à tous les périls ; qu'on ne s'est pas occupé de les bien placer et de les surveiller ; " que, de plus, cette maison se montre d'une rigueur déplorable envers les pauvres " ;

Attendu que, surtout à l'heure présente où les congrégations sont si menacées, des constructions de ce genre ne peuvent que causer du scandale et soulever contre cette maison et contre les congrégations religieuses les plus vives attaques ;

Nous avons décidé et Nous décidons ce qui suit :

1o Les travaux de la construction de la chapelle du Bon Pasteur et de ses dépendances seront arrêtés immédiatement.

2o Ces travaux ne pourront être repris que quand on Nous aura soumis les comptes, plans et devis que Nous avons exigés et dont il est

fait mention plus haut ; — et de plus quand on nous aura démontré que les constructions faites il y a quelques années sont payées et que la maison a les ressources suffisantes pour payer les dépenses de construction de la chapelle et de ses dépendances ; — et quand nous aurons décidé s'il n'y a pas de réduction à faire dans ces projets de construction ; — et, enfin, quand un engagement par écrit signé de la Supérieure et approuvé par la supérieure générale après nous avoir été soumis, déterminera quelle somme d'argent et quel trousseau seront donnés aux personnes qui sortent de la maison du Bon Pasteur, après tant de temps et dans telles conditions.

Nancy, le dix-neuf février mil huit cent quatre-vingt-quatorze.

CHARLES-FRANÇOIS,  
Evêque de Nancy et de Toul.

La Supérieure du Bon Pasteur eut, à cette lecture, un sourire très romain, continua ses constructions, et cita son évêque devant la Curie : car ce n'est pas Mgr Turinaz qui a poursuivi les Sœurs, ce sont les Sœurs qui ont poursuivi leur évêque. Je n'en veux pour preuve que ce passage d'une lettre de Mgr Turinaz au cardinal romain :

Je suis heureux que cette affaire d'une extrême gravité soit portée devant la S. Congrégation. Si un pareil scandale éclate avec de pareilles conséquences, et que je sois accusé, j'aurai le droit et le devoir de déclarer hautement que j'ai fait tout ce qui m'a été possible pour ramener les religieuses à leur devoir et que je n'ai plus de responsabilité depuis que cette affaire a été portée à la S. Congrégation.

L'évêque de Nancy craignait alors le scandale qui ne devait éclater que cinq ans plus tard :

Quel scandale, écrivait-il, si tous les faits que je viens d'exposer dans ce rapport étaient révélés au public. Il ne faudrait pour cela que la plainte faite à un journal antichrétien par quelques jeunes filles sorties de la maison du Bon Pasteur ou par leurs familles. M. l'aumônier Dedun, que les religieuses poursuivent de leurs accusations, de leurs calomnies, a déjà empêché la publication d'un article qui révélait une grande partie de ces faits, et qui avait pour titre : "La traite des Blanches." La publication d'un article de ce genre sera reproduite par tous les jour-

naux hostiles de France et de l'étranger. On en profitera pour justifier les impôts qui pèsent et qui vont peser sur les congrégations religieuses, et les lois qui se préparent contre elles. Ces faits seront certainement invoqués dans les Chambres françaises.

Cette discrétion est un monument taillé dans une perle. Nous n'avions encore rien vu de cette nuance dans le fondu et le délicat de l'Orient. Au reste, Mgr Turinaz avait, dans sa lettre à Rome, cette grandeur de touche qui fait entrer une toute puissante sérénité dans les horreurs d'une décoration infernale. Voici les passages qui n'avaient pas été reproduits ici dans un premier article et que personne depuis lors n'a donnés :

Je demande à la S. Congrégation :

a) Si des religieuses peuvent, sans pécher gravement, travailler et faire travailler des jeunes filles à la confection de ces objets et contribuer ainsi aux fautes des courtisanes et à la perte des âmes qu'elles entraînent dans le mal, et cela surtout, tandis que d'autres travaux ne leur manquent pas ;

b) Si elles peuvent donner le scandale que causent de tels travaux à tous ceux qui les connaissent et s'exposer au scandale effroyable qui éclaterait si ces travaux étaient connus de journaux anti-chrétiens ;

c) Si elles peuvent donner à des jeunes filles, dont les unes sont innocentes, dont les autres ont fait quelques chutes et doivent être éloignés de tous les périls, le scandale et les pensées mauvaises que leur causent ces travaux...

Les exercices de piété, comme tout le reste, sont sacrifiés au travail, c'est-à-dire à l'argent. Il n'est pas de paroisse dans ce diocèse où il y ait aussi peu d'exercices de piété qu'il y en a dans cette maison pour les jeunes filles...

Il faut travailler, il faut gagner de l'argent. Les âmes, les santés, la charité, la justice, tout est sacrifié à l'argent.

Je demande comme je l'ai déjà fait dans l'ordonnance reproduite au dossier sous le no 2, qu'un engagement signé par la Supérieure locale et la supérieure générale détermine quelle somme d'argent et quel trousseau seront donnés aux jeunes filles qui sortiront de la maison, en proportion du temps qu'elles y auront passé. Je fais remarquer que celles même qui n'auraient pas donné pleine satisfaction à leurs maitresses,

ne peuvent pas, en sortant, être exposées à toutes les hontes, que même à l'égard de celles-ci, il y a des devoirs de charité et de justice à remplir.

Je demande que les religieuses s'engagent à s'occuper de placer convenablement les jeunes filles qui sortent de chez elles, comme le font toutes les directrices d'orphelinats, d'ouvriers, etc.

Je demande que les travaux de constructions soient arrêtés jusqu'à ce que ces conditions soient remplies, et que la S. Congrégation use de son autorité et des moyens dont elle dispose pour les imposer.

Ainsi, Mgr Turinaz, pieux et bon pasteur, a exécuté les Sœurs du Bon Pasteur avec cette tendresse et cette candeur que les Pères de l'Ancien Testament avaient pour leurs enfants. . . . quand ils les mettaient sur le bûcher.

Et nous, qui avons été les taupes fidèles de ces archives officielles, nous ne formerons ni les *Analecta*, ni la porte du Bon Pasteur, sans avoir reproduit la réponse des religieuses de Nancy, ou plutôt de leurs amis, car les Dames du Bon Pasteur ont gardé dignement le silence, défendues par leur victoire devant les bureaux romains :

— En juillet 1898, disent les défenseurs de ces religieuses, sur la proposition de l'inspecteur de l'Etat, et sans qu'elle ait fait la moindre démarche ni la moindre demande, la maison du Bon Pasteur de Nancy obtint une médaille de vermeil "avec mention spéciale de reconnaissance."

Et voici en quels termes s'exprime le rapport de M. l'inspecteur de l'Etat :

" Parmi les sociétés de bienfaisance. . . .  
" Médaille de vermeil et mention spéciale de reconnaissance à la maison des religieuses du  
" Bon Pasteur de Nancy.

" Elle recueille les jeunes filles de tout âge,  
" leur apprend la lingerie, le repassage, les soins  
" à donner à un ménage, en place un très grand  
" nombre dans l'industrie ou chez des particu-  
" liers.

" Depuis soixante-trois ans qu'elle a été fondée  
" elle a assuré l'existence à plus d'un millier de  
jeunes filles. Très grands mérites sous tous rapports."

Une conclusion s'impose. M. l'inspecteur de l'Etat, anonyme passant comme les rois de la

tragédie antique, sans dire d'où il vient, sans raconter où il va, M. l'inspecteur de l'Etat donne des médailles aux religieuses tandis que l'évêque leur donne des coups de trique. Il y a vraiment quelque chose de renversé dans un pays où de tels spectacles se voient.

Pour les hommes qui vivent de ces sauterelles qui sont les faits, l'affaire est simplement curieuse ; mais pour ceux qui prennent une nourriture plus forte d'idées, en face des grands horizons, le spectacle est celui d'un menaçant et général orage.

JEAN DE BONNEFON.

## CONTE A L'AVEUGLE

L'aveugle était une douce fille de dix-huit ans ; aveugle, elle était née : jamais ses yeux très beaux, très purs, n'avaient perçu la moindre lueur astrale, n'avaient saisi, fût-ce une minute, l'extériorité des choses humaines. Elle ignorait, dans ses ténèbres, la couleur et la vie.

Elle avait été une enfant mélancolique, comme tous les êtres d'infortunée exceptionnelle et surtout imméritée. Dans sa famille, on l'appelait : " Pauvre Maria ! " Elle avait des frères, des sœurs bien voyants, bien vivants, qui l'aimaient, à coup sûr, pour sa faiblesse, sa grâce, mais la délaissaient forcément, puisqu'elle ne pouvait pas partager leurs jeux, ni comprendre leurs dires.

En grandissant, en devenant femme, de mélancolique, elle devint triste ; elle s'emferma de plus en plus dans le mystère de ses yeux inutiles et ne prononça plus que de rares paroles. Elle rêvait. Éternellement assise, presque couchée dans un grand fauteuil, elle s'interrogeait elle-même sur les probabilités de l'existence inconnue, mais ses questions demeuraient sans réponse.

Puis ses sœurs partirent, mariées, au bras de leurs époux, après des jours de fête, où elle assistait, tout en restant absente ; puis encore ses frères s'en allèrent à leur tour, au régiment, aux affaires, aux plaisirs, et *Pauvre Maria* demeura seule, apeurée, entre ses vieux parents.

Encore, jusqu'à ces jours, elle avait vécu du

bruit de la maison ; les voix familières, même en commentant des faits simples qui demeureraient pour elle des énigmes, la réjouissaient pourtant comme une manifestation proche du monde qu'elle ignorait, entretenaient en elle la petite fièvre de vivre. Peu à peu, tout cela fit défaut : son père, sa mère, vieilliss l'un et l'autre, accablés par le fais des jours subis, restaient silencieux, et la maison muette était morne et morose.

Alors l'aveugle désespéra, frémit à juger l'avenir qui l'attendait. La jeunesse passerait à son tour ; ses parents s'en iraient vers les tombes, et elle subsisterait toute seule, sans rien voir, plongée dans l'abandon...

Dès lors, elle accentua sa pose de douleur et de renoncement, ne quitta plus son grand fauteuil, y prolongeant sa paresse craintive, appuyant sa tête d'or à sa main pâle, et reprochant tout bas aux dieux incohérents de l'avoir ainsi faite, rien que pour la souffrance. Triste temps, pour l'admirable fille qui avait dix huit ans.

Mais voici qu'un jour deux voix d'hommes différentes retentirent près d'elle ; deux nouveaux personnages entraient en scène, qui troublaient le mutisme de la maison morte ; et de ces inconnus, Pauvre Maria s'effrayait sur-le-champ. Que voulaient-ils ? Pourquoi venaient-ils ? Quel intérêt pouvaient les attirer ainsi ? Mais sa mère, avec une voix rajeunie, lui parla quelque soir.

— Enfant, lève-toi, souris, sois contente... Malgré ton mal affreux qui semblait devoir te murer dans la nuit, deux cœurs généreux, deux esprits magnanimes se sont épris de toi, pour la beauté de ton doux visage, la grâce de ton corps désolé. Comme autrefois tes sœurs radieuses, voici que l'on te demande en mariage, que l'on t'aime, que l'on te désire, et cela de deux côtés à la fois. Il va te falloir choisir. Ecoute : l'un s'appelle Jean ; il a vingt-cinq ans, il est beau il gagne largement la vie d'un heureux ménage, il est digne de toi ; c'est un bien charmant jeune homme que les plus fiers pourraient t'envier. L'autre est moins jeune, n'est plus jeune même, quarante ans presque ; de grande allure aussi, de fortune assurée, mais sans illusion et connaissant la vie ; il se nomme Pierre, celui là. Et tous les deux n'ont qu'un rêve : réparer l'injus-

tice du sort et te guider de leur main sûres, à travers les chemins qui mènent au bonheur. Ils sont venus ; ils reviendront. Tu les écouteras avec ton âme sérieuse, et puis tu tendras la main à l'élu de ton cœur ; tous deux sont nobles de caractère ; ce que tu feras sera bien fait, ton choix ne peut être mauvais.

Ainsi parlait la mère, joyeuse, pour l'étonnement de sa fille infirme, qui s'était crue perdue et se voyait sauvée. Et dans une grande angoisse Pauvre Maria attendit la venue de ses deux prétendants.

Jean s'en vint le premier ; avec l'audace de son âge, il s'installa près du grand fauteuil, prit dans ses mains la main pâle de l'aveugle qui frissonnait toute et chanta sa chanson :

— Pauvre Maria !... Ah ! que ce nom m'irrite et me chagrine, et comme j'ai résolu de le changer bientôt. Si vous le voulez, si vous daignez consentir, bientôt c'est "Heureuse Maria" que l'on dira de vous... Je vous aime. Vous ne savez pas, vous, chère enfant, ignorante du miroir, ce confident des femmes, combien vous êtes belle, et gracieuse, et prenante, combien vos yeux sont beaux, aussi fermés qu'ils soient... Je vous aime ardemment avec tout mon cœur d'homme. Si vous m'acceptez pour époux, si vous posez votre adorable main sur ma robuste épaule, je serai votre guide au travers de la vie. Je vous raconterai tout bas et pas à pas les splendeurs qui vous échappent, les gloires du ciel, les joies de l'Univers ; je raconterai le mouvement des êtres et la couleur des choses ; et cela, si patiemment, si fidèlement, si tendrement, que bientôt vous verrez par mes yeux et vous connaîtrez tout, comme les autres femmes. Je vous expliquerai si bien les terrestres apparences, que votre esprit les saisira bientôt dans leur moindre détail. Et lorsque le soleil tombera dans sa gloire, incendiant l'horizon, je vous le dépeindrai en nuances si réelles que vous le connaîtrez aussi bien que moi même.

— Ah ! le soleil ! dit tristement Maria.

— Je vous montrerai, par des paroles sincères, la lune dévoilée s'envolant sur le bois argenté, dans le mystère des nuits d'été où les âmes sont meilleures...

— Ah ! fit Maria plus douloureusement encore... ah ! oui, le bois, la lune, les nuits d'été !

Une larme perla sous sa paupière.

Mais le jeune homme, exalté par son dire, ne s'en aperçut point. Il continuait :

— Je vous décrirai le mouvement des villes, des cités ouvrières et des ports tumultueux, avec le balancement des navires au flot ; toute l'intensité de la vie, secrète pour vous.

— Ah ! la vie ! murmura l'aveugle, et la larme coula.

— Vous participerez à tout ce qui est, à tout ce que vous ignorez ; mes yeux seront vos yeux... mon âme sera votre âme, et nos deux cœurs n'en feront qu'un ; je serai votre initiateur à la vie comme à l'amour, votre doux professeur de la réalité.

Pauvre Maria pleurait ; elle ne voulut pas répondre ; et Jean se retira, surpris d'un tel accueil.

Pierre vint à son tour. Il ne prit pas la main pâle de l'aveugle ; il parlait à voix basse, timidement, et voici qu'il exprima :

— Mademoiselle, ce que vous considérez comme un malheur immense est peut-être un bonheur. Vous ne voyez pas la vie, mais, croyez-moi, souvent la vie est laide et triste à contempler. Elle réserve plus de douleur que de joie, et souvent les honnêtes gens détournent les yeux éccœurés du spectacle. Ou vous l'a dit je vous aime. Si vous mettiez votre main dans les miennes, si vous m'acceptiez pour époux dévoué, jamais je ne vous parlerais des choses extérieures. Elles sont ce qu'elles sont, nullement enviables, en tout cas indifférentes pour deux âmes réfugiées l'une dans l'autre, qui se comprennent par le sentiment seul. Avec le langage des cœurs, on n'est jamais à court d'entretiens intimes, fournis par la pensée sincère. Ou vous l'a dit aussi, je ne suis plus un jeune homme ; je suis las des aventures humaines dont j'ai touché le fond. Avec vous je me reposerais heureux des fracas de la vie. J'oublierais ce qui est, ce que j'ai vu, ce que j'ai touché. Je ne m'occuperais que de vous, je ne vous parlerais que de vous ; je ne tenterais pas une éducation désastreuse, car ce qui me charme avant tout en vous-même, c'est

votre profonde ignorance de ce qui est humain. Vous ne savez rien, je vous en loue ; le savoir est amer, désespérant. Ceux qui savent le plus sont les pires des hommes, et, par revanche, les plus misérables aussi. Je vous conserverais, très pure, dans votre rêve obscur ; vous empliriez ma vie par votre présence, et je tâcherais d'être pour vous le grand ami nécessaire, toujours présent, uniquement occupé de son immense amour. Ou vous a peut-être parlé de la splendeur des paysages, du mouvement de l'existence ; on vous les a vantés, et cela bien à tort ; pour un matin de soleil, il y a cent jours de pluie morne, de gel, de neige, de glace, où la nature grelotte, où l'homme souffre et geint ; le mouvement n'est qu'une expression de la peine et du travail forcé pour assurer le pain du jour ; partout, il y a laideur, injustice, souffrance, et aussi : colère, révolte, haine, vengeance, crime ! Vous ignorez tout cela ; avec moi, vous l'ignorerez toujours. J'aurai la joie de votre isolement que je serai seul à peupler de mes tendresses. Je n'existerai que pour vous, comme vous n'existerez que pour moi. Et les nuits sont heureuses, lorsque l'on s'aime un peu, au milieu des ténèbres qui nous feront semblables. Et c'est sur ces heures-là que je compte le plus !

Ainsi parlait Pierre, qui connaissait la vie, l'avait jugée, hélas !

Alors, Pauvre Maria baissa la tête, réfléchit longuement ; mais elle souriait, dans son rêve. Et ce fut à Pierre que l'aveugle tendit sa main pâle, — mais peut-être est-ce bien parce qu'elle n'y voyait pas.

MAURICE MONTÉGUT

**AUX SOURDS** — UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25,000 frs. afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

Faites abonner vos amis au REVEIL.

## Presque un Conte des Fees

La Muse erra par la ville tumultueuse, suivie et entourée par la troupe blanche de ses cygnes... Ces pauvres oiseaux royaux s'embarraient de leurs ailes qui pendaient comme des gouvernails de chaloupes dans la vase d'un port d'où la marée a reflué. Et nulle eau pour renflouer les cygnes ! Pas de fleuve ventilant la ville de sa large circulation d'air. Pas même une frêle rivière ni un lac où les cygnes auraient pu se donner l'illusion de voguer, recommencer ce qui est leur vie naturelle et leur état normal. Ils se traînaient sur les durs pavés... Leurs ailes étaient poudreuses, leur duvet sali par la poussière des grand'routes. La Muse les fouaillait, les poussait devant elle dans l'espoir de trouver enfin pour eux une eau de salut avant la fin de la journée. Et en guise d'aiguillon, elle maniait un roseau devenu silencieux, qui, naguère, fut sa flûte aux résonnances divines. Maintenant, le chant y dormait comme dans un étui... La Muse, elle aussi, souffrait, d'abord la souffrance de ses cygnes, puis de la sienne. Elle allait, comme une mendicante. Elle était pauvre. Des haillons la couvraient. Aussi, personne ne soupçonna sa royauté, en exil dans une époque vile. Les foules à son passage rirent, plaisantèrent... Des quolibets tombèrent comme des pierres sur la neige de ses cygnes impressionnables. On les supposait échappés de quelque baraque de foire, ménagerie humble d'un ours inoffensif exhibé avec des cygnes *terriens*... Elle-même donna l'impression aux passants d'une bohémienne dépenaillée et qui n'inspire pas confiance. Seuls, quelques artistes cà et là, remarquèrent la chevelure surhumaine, splendeur rousse, forêt d'octobre où des dieux habitent...

Elle se sentit à bout d'espoir... Qui lui ferait accueil, apaiserait sa faim et lui donnerait asile ? Jadis, pour entendre son chant et celui de ses cygnes, les rois la conviaient dans leur palais, donnaient l'or de leurs cassettes... Aujourd'hui, personne ne s'inquiétait d'elle... Il n'y avait plus de rois. Et le peuple n'entendait rien aux jeux subtils du rythme... La Muse se trouva définitivement seule, abandonnée, lasse,

inutile... Était-ce l'heure, enfin, où tout se consume ?

Un marchand, dont l'attention venait d'être attirée par son grand dénûment, soudain l'interpella du seuil de sa boutique :

— Vous cherchez quelque chose ?

— De quoi vivre — ou ne pas mourir...

— C'est le plus difficile, quand on n'est pas raisonnable.

— Comment ? Que voulez vous dire ?

— Oui, reprit le marchand, d'un ton devenu autoritaire et méprisant. Vous n'êtes même pas intéressante. Vous compliquez inutilement votre existence avec cette troupe de cygnes, qui est un luxe suranné, voire une anomalie. Est-ce que j'entretiens des cygnes, moi ! Et les autres habitants de la ville le font ils ? A quoi vous servent ces oiseaux ? Ils chantent parfois, dites-vous. Mais que vaut ce chant naturel, qui n'est pas comme la voix des chanteurs, disciplinée par les Conservatoires, et qu'on ne peut même pas utiliser pour l'Opéra ? Si vous étiez seule, vous pourriez vous tirer d'embaras. Quand on est femme ! Surtout que vous avez de beaux cheveux... Croyez moi, abandonner vos cygnes. Ou, plutôt, tirez-en profit... En tant que chanteurs, ils sont inutiles et ne valent rien. Mais, vendez les. On les tuera. Leur duvet représente une somme sérieuse. On en fabrique, vous le savez des oreillers qui sont moelleux et recherchés. Car ils donnent de beaux rêves. Qui sait ? C'est de reposer sa tête parmi la dépouille molle des cygnes, qu'on a des songes, peut être, qu'on entend des voix, qu'on plane durant le sommeil, au dessus des réalités, qu'on s'envole, en un mot. C'est pourquoi les oreillers des riches sont en duvet. Donc, vendez vos cygnes. Réalisez-en gains immédiats, plutôt qu'en un chant illusoire qu'on n'entend jamais, qu'à *la mi nute où ils meurent*... Soyez pratique, enfin !

La Muse s'enfuit de la ville hostile, la ville sans âme et sans fleuve, où ses beaux cygnes avaient failli mourir. Elle dépassa les banlieues, atteignit les premiers champs, où sont des maisons de campagne, des châteaux blancs. Elle recommença à se sentir mieux d'accord avec le décor. Ses cheveux rouges s'appareillaient aux

feuilles de vignes vierges touchées par octobre... Pourtant, elle demeura en peine de ses cygnes. Ils étaient de plus en plus anxieux, la poussière chargeait leurs ailes. Ils étaient devenus une grisaille. Où trouveront-ils de quoi redevenir eux-mêmes ? Un canal un étang, une mare quelconque pour recommencer à appareiller l'un vers l'autre ! Ils sont comme des navires ensablés, échoués dans une anse que la marée n'atteint plus. Et c'est la mort prochaine, la dislocation des ailes et des duvets, comme d'une coque blanche, si l'eau ne revient pas... La Muse chemine désespérée et comme folle, dans le silence de la campagne. Ses yeux interrogent l'horizon. Nulle rivière n'est à espérer, ni même un de ces minces canaux d'irrigation qui coupent, çà et là, les prairies vertes, comme des chemins de miroirs. Rien que des plaines monotones, des moissons où le vent, parfois, se cabre. Pourtant, un château blanc s'entrevoit, entre des rangs de peupliers, au loin. Ses fines tourelles, vêtues d'ardoises, luisent, violettes, de la couleur des pigeons qui boivent au bord des gouttières. Un vaste parc s'étend, défendu par une grille dorée, dont les barreaux, là-bas, étincellent au soleil couchant... On dirait une haie de soleil... La Muse reprend espoir, se hâte, pousse devant elle la troupe épuisée de ses cygnes, les oriente du bout de son roseau muet devenu un aiguillon... Enfin, elle arrive, appelle au secours, demande asile... Ses cygnes, à bout d'efforts, ouvrent leurs ailes, heurtent de leur dur poitrail le sable des allées comme s'ils espéraient le creuser et aboutir à l'eau nécessaire, qu'ils devinent tout au fond... La troupe lamentable s'avance, suit l'allée tournante. Soudain, la Muse et les cygnes, tous à la fois, poussent un cri où il y a de l'espoir, de la détresse, de la supplique, de la joie. Un vaste lac est apparu, de l'autre côté du château, grande nappe d'eau, glauque et moirée.. C'est donc le salut... Les cygnes fiévreux veulent s'élancer et la Muse s'avance vers le perron, où elle va intercéder... La châtelaine, à ce moment, apparaît et, d'un regard, elle a tout compris... Va-t-elle héberger cette mendicante ? Peut-être qu'elle pourra la tolérer en quelque coin du château et accueillir ses cygnes, mais à

condition qu'ils acceptent la vie en commun dans le grand étang... La Muse regarde, comprend, se désole... Ses pauvres cygnes ! Va-t-elle leur infliger cette déchéance ? Ils sont fiers. Ils ne veulent qu'une eau où il y ait le seul reflet de leur blancheur et le voyage d'eux-mêmes au-devant d'eux.

— Ils seront très bien là, insiste la châtelaine... Il y a déjà des canards, des poules d'eau, des sarcelles...

— Oui ! mais mes cygnes sont fiers. Ils n'aiment que d'être entre eux.

— On n'a pas le droit d'être si difficile, quand on sollicite, reprit la châtelaine avec un peu d'impatience.

— Soit ! mais je les connais nos grands oiseaux. Ils mourraient de cette *promiscuité*...

— La belle affaire, éclata la châtelaine, définitivement irritée. Mais qu'est-ce donc que vous vous imaginez ? Vous voudriez sans doute un lac à part, pour vos cygnes, avec une margelle d'argent... Se croient-ils de race divine, vos pauvres cygnes ? Et supérieurs à tous les autres oiseaux ? Pourtant j'ai là des canards, des sarcelles, des poules d'eau aux colorés plumages, cent volatiles, qui acceptent très bien de vivre ensemble dans la même eau. Et ils ont des ailes aussi, cependant ! Et ils sont agréables eux, plus agréables que vos cygnes toujours dédaigneux... Et ils sont même utiles, puisque à la fin on peut les manger.

La châtelaine ajouta encore :

— C'est donc par pure générosité que je consentais à ne pas les chasser, et par pitié pour vous, qui avez faim et seriez sans gîte. Pour prix de cette hospitalité, vous m'auriez donné vos cygnes. Après tout, cela ne fait pas mal dans un étang...

La Muse, comprenant le marché sournois, et, qu'à condition de les *domestiquer*, elle et ses cygnes, on les accueillera là, se remit en route, navrée et fière quand même, marchant encore une fois du côté de la ville.

Dans une rue déserte, la Muse, qu'escortaient toujours ses cygnes exténués, fut abordée par un bel adolescent qui la suivait déjà depuis un long moment, depuis la minute où elle avait franchi

la limite de la banlieue, rentrant dans la ville Il était pâle. Ses cheveux longs tremblaient. Il la regarda de ses yeux grands et fiévreux. Il lui dit :

— Vous êtes belle. Je voudrais vous aimer.

— M'aimer ? Moi qui suis si pauvre, et qui ne pourrais que vous entraîner à jamais dans ma pauvreté...

— Vous avez des cheveux de reine... Il y a tout l'or des couronnes dans vos cheveux...

— Vous êtes un enfant, reprit la Muse. Que ferions-nous, si nous nous aimions ! Mourir ensemble, n'est-ce pas ? J'ai déjà assez de peine avec mes cygnes...

— Je les aimerai aussi...

— Mais qui êtes-vous donc ?

— Un poète !

La Muse, à bout de force et d'espoir, s'attendrit. Elle sentit que celui-ci, du moins, l'aimait profondément. Ses yeux se posaient sur elle comme des caresses...

— Viens avec moi, dit l'adolescent...

La Muse le suivit, jusque devant une haute maison noire, où ils s'engouffrèrent ensemble dans des escaliers raides, ascensionnèrent, parviurent à un logement nu, sous les toits... L'adolescent frémissait d'amour, d'angoisse, d'attente délicateuse...

“ Je t'aime, dit-il. Il y a longtemps que je t'attendais ici... ” Et il devint pressant... Il écarta les haillons... Une gorge enchanteresse lui apparut. Alors il connut le mystère de son art. La Muse lui enseigna le rythme par le battement de ses seins — pareil au battement de la mer et des astres, — lui enseigna aussi les rimes par les boutons jumeaux de roses-thé, les couronnant. Elle lui livra toute sa chair secrète. Les linges un à un tombèrent... Oui ! cette fois, on l'aimait, on l'aimait pour elle-même. Pur émoi du poète pauvre qui ne veut que les baisers de la Muse... Les cygnes autour d'eux, frémissaient dans l'attente d'on ne sait quoi... Alors le miracle s'accomplit... Tandis que la Muse se montrait nue enfin, cédant au sincère amour, les linges à ses pieds s'élargirent en une nappe blanche, de plus en plus fluide... Ils déferlèrent, devinrent de petits flots caressants et docile-

les... Ce fut bientôt, par la chambre, une eau fraîche et courante... Les cygnes se renflouèrent, se mirent à voguer avec des frissons pathétiques qui remplirent le silence d'une musique d'argent. Miracle de l'amour !... La Muse étreignit l'adolescent qui s'extasiait. Elle exulta : “ Je savais bien que nous serions sauvés... Qu'il ne me faudr it pas tuer mes divins oiseaux pour livrer leur duvet au marchand tentateur, ni les obliger à déchoir dans la promiscuité de l'étang du château... Toujours il se trouve dans la ville un pur poète qui se met à m'aimer d'un amour assez pur et désintéressé pour que le prodige se renouvelle, que le linge soit changé en eau, et pour qu'ainsi mes cygnes ne meurent pas, que leur race dure et que la poésie soit immortelle ! ”

GEORGES RODENBACH

### PRECAUTIONNEZ-VOUS

Si vous avez fréquemment des accès de toux ayez une bouteille de BAUME RHUMAL avec vous.

### TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, a moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut être même n'est elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

Guérison du masque et des taches de Rousseur garantie par l'usage de cette élégante eau de toilette. 50c et \$1 la bouteille.



## POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner ; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

# LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

**Masque,**  
**des Taches de Rousseur,**  
**des Comédons et**  
**de toutes les décolorations**  
**de la Peau.**

**GUÉRISON GARANTIE**

Toutes les femmes affectées par le Masque, les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

## Un Sauveur !

C'est la

## Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

**Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.**

S'adresser 

Tiroir Postal 2184,

**MONTREAL, CANADA**